

buent le motif de cet acte d'inique barbarie à la maudite soif d'or de ce capitaine, et d'autres à des renseignements donnés par les Tlaxcaltèques sur une conspiration des Mexicains contre les Espagnols. Quoi qu'il en soit des raisons qui motivèrent ce massacre, le peuple irrité considéra dès lors les Espagnols comme les plus grands ennemis de la patrie; quelques troupes mexicaines assaillirent le palais avec tant d'ardeur qu'elles démolirent une partie des murs, entrèrent dans le palais et brûlèrent les munitions, mais elles furent repoussées par l'artillerie et la mousqueterie des Espagnols. Le lendemain, les Mexicains revinrent à la charge, l'assaut fut encore donné avec plus d'impétuosité que la veille; six ou sept soldats d'Alvarado furent tués et tous auraient infailliblement péri, sans l'intervention de Moctezuma qui calma la fureur du peuple. Les Mexicains brûlèrent alors quatre navires qui se trouvaient sur la lagune et que Cortez avait fait construire pour se sauver par le lac de Texcoco, dans le cas où la retraite lui serait coupée par les chaussées. Ils résolurent également de faire mourir de faim les Espagnols, en empêchant l'introduction des vivres dans le palais.

Alvarado envoya ces nouvelles à son général par deux Tlaxcaltèques, et le pria de venir au plus tôt, s'il ne voulait pas retrouver morts tous ses compagnons. Moctezuma lui fit la même demande par des messagers secrets, et lui déclara que le soulèvement de ses sujets provenait de l'acte sanglant et cruel, ordonné par Alvarado, et qui avait coûté la vie à tant de nobles mexicains. Cortez donna ses derniers ordres pour transférer la colonie de Vera-Cruz en face de l'île de S. Juan d'Ulúa, où se trouve actuellement la ville, et, sans attendre l'exécution, qui n'eut lieu que plus tard, il marcha à grandes journées sur Mexico.

A Tlaxcala il fut magnifiquement reçu et passa les troupes espagnoles en revue; elles se composaient alors de treize cents fantassins et de quatre-vingt seize cavaliers, auxquels se joignirent deux mille Tlaxcaltèques fournis par la république. Arrivé le 24 juin à Mexico à la tête de cette armée,

il ne tarda pas à s'apercevoir des mauvaises dispositions du peuple contre les étrangers; il accueillit froidement Moctezuma qui venait à sa rencontre, heureux de le revoir; il réprimanda sévèrement Alvarado d'avoir exaspéré les Mexicains par l'attentat du 13 mai, et l'aurait puni selon son mérite si le temps et les circonstances le lui eussent permis; mais, en présence de la tempête qui grondait tout autour de lui, ce n'était pas le moment de se faire un ennemi de l'un de ses plus vaillants officiers. Les nouvelles troupes qu'il amenait faisaient monter le chiffre total de son armée à neuf mille hommes; il les logea tous dans le palais et la partie du grand temple, proche du quartier général. Il envoya dire à Moctezuma d'ordonner de suite la réouverture du marché; les Mexicains, voulant affamer les Espagnols, l'avaient fermé et s'approvisionnaient en dehors de la ville. Le roi lui répondit que les personnages qui pouvaient faire exécuter cet ordre étaient en prison comme lui, dans le palais, et qu'il fallait leur donner la liberté pour qu'ils pussent s'occuper de cette importante affaire. Alors Cortez rendit la liberté à Cuitlahuatzin; mais celui-ci ne revint plus, ne fit pas rouvrir le marché, se mit à la tête des mécontents et prit immédiatement ses mesures pour commencer les hostilités contre les Espagnols.

Le lendemain du retour de Cortez à Mexico, les Mexicains tirèrent tant de flèches et lancèrent avec des frondes tant de pierres dans le quartier général, que les terrasses et la cour en furent couvertes. Cortez, craignant de compromettre sa réputation aux yeux de ses ennemis, ne voulut pas rester sur la défensive; il envoya le capitaine Ordaz et deux cents soldats attaquer les troupes mexicaines. Celles-ci firent semblant de se retirer et se retiraient en effet, pour éloigner les Espagnols de leur quartier; puis, les entourèrent subitement de tous côtés, tandis que du haut des terrasses une multitude de Mexicains parut tout à coup et lança des nuées de pierres et de flèches contre les Espagnols. Ordaz se trouvait dans une position des plus critiques,

dont il ne pouvait sortir qu'à force d'audace et de courage; il ranima ses soldats, écrasés par la foule, opéra lentement sa retraite en faisant un carnage épouvantable des assaillants et rentra au quartier n'ayant perdu que huit hommes dans la mêlée. Pendant qu'il se battait dans les rues, la population avait mis le feu au palais d'Axayacatl et les Espagnols durent en démolir une partie à coups de canon pour arrêter l'incendie.

Le 26 juin, l'assaut se renouvela une troisième fois; il fut plus terrible que les précédents et la furie des Mexicains plus grande encore. Les Espagnols ne cessaient le feu de leurs douze pièces d'artillerie qui tuaient énormément du monde; mais les Mexicains montaient sur les morts et continuaient le combat avec acharnement. Cortez sortit du quartier, suivi de presque toutes ses troupes, massacra tout ce qui s'opposait à son passage, cribla de boulets et de mitraille les masses qui encombraient les trois rues principales, mit le feu à plusieurs maisons remplies de combattants et rentra le soir au quartier, exténué de fatigues, avec cinquante soldats blessés. Moctezuma, du haut d'une tour du palais, voyait la bataille, et son frère Cuiclahuatzin, à la tête des Mexicains, les encourageant de la voix et par son exemple. La crainte de perdre la vie dans un pareil conflit était balancée pour lui par la douleur de voir la ville ruinée, ses sujets tués et les Espagnols triomphants. De bon matin il fit appeler Cortez et le supplia de partir. Le général n'avait pas besoin de ces prières pour se résoudre à s'en aller; ses soldats, étant déjà à la demi-ration, commençaient à souffrir du manque de vivres; la ville paraissait vouloir se défendre jusqu'à la dernière extrémité, la réduire semblait impossible; aussi, quoiqu'il lui fut très pénible de perdre en un moment tous les avantages acquis jusqu'à ce jour, il promit au roi de partir si ses vassaux déposaient les armes.

Cette conférence était à peine terminée que le cri d'alarme se répandit dans tout le quartier; les Mexicains livraient un assaut général; ils cherchaient à pénétrer dans le palais par

tous les côtés à la fois, en escaladant les murs, tandis que du haut des terrasses voisines ils faisaient pleuvoir sur les Espagnols des milliers de flèches et de pierres. Malgré les trouées sanglantes que l'artillerie faisait parmi les assaillants, leur nombre était tel qu'ils envahirent le palais et commencèrent à se battre corps à corps avec les troupes de Cortez. Celles-ci, ne pouvant plus résister à la multitude, se battaient avec tout le courage du désespoir et vendaient chèrement leur vie. Un tel spectacle attendrit Moctezuma; il prit ses vêtements royaux, se fit escorter de ses ministres et de deux cents Espagnols, monta sur une terrasse, se montra à ses sujets, et, faisant faire silence, il dit à la foule :

— « Si vous avez pris les armes contre ces étrangers pour obtenir ma liberté, je vous remercie de l'amour et de la fidélité que vous me témoignez; mais vous vous trompez si vous me croyez prisonnier, je suis libre de laisser ce palais de mon père et de rentrer dans le mien quand je voudrai. Si votre ressentiment est causé par leur séjour dans cette capitale, je vous fais savoir qu'ils m'ont donné leur parole de s'en aller dès que vous aurez déposé les armes. Calmez-vous donc, manifestez-moi donc votre fidélité, si vous n'avez pas déjà juré obéissance à un autre seigneur, comme je l'ai entendu dire, comme je ne veux pas le croire et comme vous ne pouvez le faire sans vous attirer le courroux du ciel. »

Ces paroles calmèrent un peu la foule, jusqu'à ce qu'un homme plus audacieux que les autres l'appelât lâche, efféminé, plus apte à manier la quenouille qu'à gouverner un empire, et, non content de l'injurier, lui lança une flèche. Les assistants firent aussitôt pleuvoir une nouvelle grêle de pierres et de flèches sur le groupe au milieu duquel se trouvait le roi. Les historiens espagnols disent que Moctezuma reçut en ce moment un coup de pierre à la tête, un autre à la jambe et une flèche qui lui perça le bras. Ses ministres le transportèrent dans sa chambre; l'infortuné monarque souffrait moins de ses blessures que de l'affront qu'il venait de recevoir.

Le matin du 28 ou du 29 juin, Cortez, ayant fait terminer trois hautes machines roulantes qui devaient mettre ses hommes à l'abri des traits lancés des terrasses, se dirigea vers une des rues principales avec trois mille Tlaxcaltèques d'autres troupes auxiliaires, la plupart de ses Espagnols et dix pièces d'artillerie. Arrivées au pont du premier canal, les machines furent brisées par de grosses pierres lancées contre elles, et le général se vit obligé de battre en retraite, laissant un mort et ramenant beaucoup de blessés.

Cinq cents nobles s'étaient retranchés sur la plus haute plate-forme du grand temple, abondamment pourvus de vivres et de munitions; dominant le quartier des Espagnols, ils leur faisaient beaucoup de mal par les traits qu'ils leur lançaient à tous moments. Malgré la souffrance que lui causait une blessure qu'il avait reçue à la main, Cortez dut se décider à commander le détachement envoyé pour les déloger, trois assauts d'un de ses capitaines et de cent Espagnols ayant été repoussés. Le général réussit dans cette entreprise, mais non sans peine; les cinq cents nobles furent passés au fil de l'épée, après avoir tué quarante-six Espagnols et blessé tous les autres. Ce combat dura trois heures; il fut le plus opiniâtre de tous; les Tlaxcaltèques et les Mexicains le représentèrent ensuite dans leurs peintures comme le plus mémorable de ces sanglantes journées. Avant de rentrer à son quartier, Cortez incendia les sanctuaires du temple.

Deux pourparlers, sollicités par les principaux personnages de la ville, à la suite de cette action, n'avaient eu aucun résultat pacifique. Le général, s'étant aperçu d'un peu de relâche dans la vigilance de ses ennemis, partit pendant la nuit avec quelques compagnies de soldats, se rendit sur les chaussées les plus importantes et mit le feu à plus de trois cents maisons. Le lendemain, ses machines étant réparées, il se dirigea sur la chaussée d'Ixtapalapan, incendia d'autres maisons, s'empara de quatre ponts, remporta plusieurs avantages sérieux, en dépit de la lutte acharnée qu'il eut à

soutenir contre les Mexicains, établit des postes aux endroits qu'il avait conquis et revint au quartier avec dix ou douze hommes de moins et beaucoup de blessés.

Le jour suivant il continua, sur la même chaussée, ses exploits de la veille, se rendit maître de trois ponts qui lui restaient à prendre, fit combler tous les fossés afin d'assurer par cette voie sa retraite jusqu'à la terre ferme, dissémina son infanterie pour garder ses différentes positions et reprit avec sa cavalerie la route du quartier général pour écouter de nouvelles propositions d'armistice que lui faisaient les Mexicains. On lui proposait de faire cesser immédiatement les hostilités, à la condition de mettre en liberté le grand-prêtre pour traiter de la capitulation. Cortez y consentit, ne se doutant pas que c'était un stratagème imaginé pour obtenir la liberté du grand-prêtre dont les électeurs avaient besoin pour l'élection du nouveau roi. En effet, le général ne s'était pas encore reposé, lorsque les Tlaxcaltèques accoururent lui dire que les Mexicains avaient repris les ponts et tué plusieurs Espagnols. Il remonta aussitôt à cheval, part avec ses cavaliers au secours de ses compagnons, regagne avec peine les positions menacées ou perdues, et ne rentre que le soir avec ses troupes harassées, maltraitées et meurtries.

Il fallait que ces hommes fussent de fer pour résister ainsi au climat énervant de Mexico, à tant de fatigues et tant de blessures comme à la famine; après avoir passé leurs journées à se battre, ils passaient les nuits à soigner les blessés, enterrer les morts et réparer les désastres du jour. Les Mexicains, de leur côté, prolongeaient la lutte par leur manque d'ordre et de tactique dans les combats et par la méintelligence des chefs subalternes qui dirigeaient les attaques; vu leur nombre, ils auraient pu écraser les conquérants, mais il n'y avait parmi eux, ni plan, ni entente, ni chef capable d'organiser leurs forces, de les concentrer et de porter un coup décisif aux Espagnols.

Le 30 juin, Moctezuma mourut dans l'intérieur du palais, à l'âge de cinquante-quatre ans, l'année dix-huitième de son

règne et le septième mois de son emprisonnement. Les historiens espagnols disent qu'il mourut de chagrin et des suites de ses blessures ; les Mexicains modernes affirment qu'il fut tué par les conquérants ; la cause et les circonstances de sa mort ont été très controversées par les écrivains du Mexique et ceux de l'Espagne. Bernal Diaz dit que Cortez et ses compagnons le pleurèrent comme un bienfaiteur et un ami. Ce témoin oculaire de la conquête raconte les faits avec tant de franchise et de loyauté qu'il mérite une certaine créance ; néanmoins, il est difficile de connaître la vérité sur ce sujet, l'esprit national des historiens l'ayant dénaturée. Il paraît plus vraisemblable qu'un crime inutile n'a pas accéléré la mort de ce souverain que les Espagnols durent regretter ; n'avait-il pas été pour eux généreux jusqu'à la prodigalité, condescendant jusqu'à la faiblesse ? Moctezuma fut un grand guerrier dans sa jeunesse ; plus tard les douceurs de la vie domestique, le luxe de sa cour, mais particulièrement ses craintes superstitieuses, l'avilirent au point qu'il paraissait, — disaient ses sujets — « avoir changé de sexe. » Il laissa plusieurs enfants, dont trois furent tués lors de la déroute des Espagnols ; trois survécurent à ce désastre, reçurent plus tard le baptême et perpétuèrent le nom de Moctezuma.

Cortez fit savoir à Cuitlahuatzin la mort du roi par deux illustres prisonniers qui avaient assisté à ses derniers moments. Son cadavre fut transporté par six nobles à Copalco, au milieu des cris et des pleurs de la population mexicaine, accourue des quatre coins de la ville ; il fut brûlé dans ce quartier de Mexico et ses cendres furent enterrées, non sans avoir été insultées par quelques hommes du peuple. Les historiens espagnols passent sous silence un fait rapporté par les auteurs mexicains et que Clavijero rapporte sans y croire, « à cause, dit-il, de son invraisemblance. » D'après ces auteurs, Cortez aurait profité de cette occasion pour faire également transporter les cadavres du seigneur de Tlaxolco et d'autres grands personnages qu'il aurait fait mettre à mort pour s'en débarrasser et qui furent enterrés ce même

jour avec les solennités accoutumées et les démonstrations d'une profonde douleur.

Malgré le carnage qu'il faisait journellement dans les rangs mexicains et les avantages qu'il remportait, Cortez comprit qu'il versait le sang de ses soldats sans aucune utilité. Le nombre de ses ennemis devant à la fin prévaloir, et la famine devenant insupportable, il résolut d'évacuer la ville. Ses officiers, assemblés en conseil, se rangèrent à son avis ; malheureusement pour l'armée, les idées d'un soldat, soi-disant astrologue, nommé Botello, déclarant qu'il fallait partir de nuit, prévalurent dans le choix du moment du départ ; on croyait pouvoir cacher aux Mexicains la marche de l'armée, en partant de nuit ! Cortez ne pouvait s'imaginer que neuf mille hommes quitteraient une ville sans faire du bruit ; il est donc probable qu'il fut influencé dans sa décision par les idées superstitieuses du malencontreux astrologue, et que partageaient plus ou moins les Espagnols.

Cette nuit, fixée au 1<sup>er</sup> juillet, appelée par les conquérants comme par les historiens, la *noche triste* — triste nuit, — devait être aussi fatale aux troupes alliées que mémorable dans l'histoire. Cortez fit construire un pont de bois mobile qui pût être porté par une quarantaine d'hommes, afin de traverser facilement les fossés et les canaux ; il réunit ensuite tout l'or, l'argent et les pierres précieuses qui lui avaient été donnés ; il en prit la cinquième partie, c'est à dire la part du roi d'Espagne et la donna aux officiers de Moctezuma ne pouvant l'emporter avec lui ; il laissa le reste à ses propres officiers et soldats pour leur laisser prendre ce qu'ils voudraient, mais en les avertissant qu'il serait plus prudent de tout laisser à l'ennemi et de ne pas s'embarrasser de ces objets dont le poids les gênerait beaucoup dans la marche.

La nuit était très obscure ; il tombait une petite pluie fine, lorsque les Espagnols abandonnèrent Mexico et s'engagèrent sur la chaussée de Tlacopan. Sandoval commandait l'avant-garde composée de vingt cavaliers et de deux cents

fantassins; Pedro de Alvarado avait avec lui la majorité de troupes espagnoles qui formaient l'arrière-garde; au centre il y avait les prisonniers, les équipages, les femmes, les gens de service et Cortez avec cinq cavaliers et cent fantassins pour porter secours à la droite ou à la gauche de la colonne. Les troupes auxiliaires de Tlaxcala, Cempoalla et de Cholula, au nombre de plus de sept mille, furent réparties dans les trois divisions.

La plus grande partie de l'armée passa sans encombre le premier canal, à l'aide du pont mobile, les sentinelles qui défendaient ce passage ne pouvant faire une longue résistance; mais les prêtres, qui veillaient au temple ayant été avertis de cette fuite, éveillèrent le peuple en sonnant l'alerte avec leurs trompettes. En un instant, le cri : aux armes ! retentit de toutes parts; les Espagnols se voient subitement attaqués par terre et par eau; les Mexicains accourent par milliers pour les massacrer; un combat nocturne de un contre cent s'engage aussitôt tout le long de la colonne. Au second canal, les Mexicains pullulaient, s'encombraient, opposaient aux Espagnols une masse mouvante d'où partait une pluie torrentielle de traits; les pierres, les flèches, les coups de lance et de casse-tête tombaient sur les fugitifs comme une averse; l'obscurité de la nuit, le bruit des armes, les cris des combattants, les lamentations des prisonniers et des moribonds, la confusion, le lieu du combat, tout conspirait à rendre cette lugubre tragédie plus horrible encore. Les Espagnols faisaient des prodiges de valeur pour échapper à la mort qui les frappait de tous les côtés; Cortez se multipliait pour encourager les uns, secourir les autres, passait et repassait les canaux à la nage pour remettre un peu d'ordre dans les débris de son armée. Son arrière-garde passa le second canal sur les cadavres qui le comblaient; Alvarado, qui la commandait, se trouva un instant tellement entouré d'ennemis, au troisième canal, que ne pouvant ni leur faire face ni le traverser à la nage, il planta sa lance dans le canal, et s'en servant de point d'ap-

pui, il se lança d'un seul bond sur l'autre bord. Ce saut, considéré comme un prodige d'agilité, donna à cet endroit le nom de « Saut d'Alvarado. »

Les pertes, des deux côtés, furent considérables; celles de Cortez, d'après les recherches consciencieuses de Gomara, s'élevèrent à quatre cent cinquante Espagnols, quatre mille auxiliaires, tous les Cholultèques, les prisonniers, les hommes et les femmes de service, quarante-six chevaux, toute l'artillerie, les trésors et les manuscrits du général. Parmi les morts on comptait Juan Velasquez de Leon, intime ami de Cortez, Amador de Lariz, Francisco Morla et Francisco de Saucedos, capitaines de grand mérite, Cacamatzin, un frère, un fils et deux filles de Moctezuma, et doña Elvira, fille du prince Maxixcatzin de Tlaxcala qui avait épousé Velasquez de Leon.

Malgré la force de son caractère, Cortez ne put retenir ses larmes à la vue d'un aussi grand désastre; il s'assit sur une pierre à Popotla et se mit à pleurer la perte de ses amis et de ses compagnons. Il lui restait pourtant une consolation, ses plus vaillants capitaines Sandoval, Olid, Ordaz, Avila et Lugo étaient sains et saufs ainsi que ses deux interprètes Aguilar, doña Marina et son ingénieur Martin Lopez. Les Espagnols, maltraités, affaiblis par les fatigues, les blessures et la faim, étaient incapables de se défendre davantage; les Mexicains auraient pu les anéantir jusqu'au dernier s'ils les avaient poursuivis; mais, arrivés au troisième canal de la chaussée, ils s'arrêtèrent et revinrent à Mexico. Il est probable qu'en voyant les cadavres de l'empereur chichimèque, des membres de la famille royale et d'autres grands personnages, ils ne songèrent plus à poursuivre leur victoire.

Les fugitifs, harcelés par quelques troupes de Tlacopan et d'Azcapozalco, se reposèrent un peu dans le temple d'Otoncalpolco, situé sur une colline à douze kilomètres nord-ouest de Mexico. Puis il se dirigèrent sur Tlaxcala, passant par Cuautitlan, Citlaltepec et d'autres villes moins impor-

tantes. Le surlendemain de leur départ, ils virent au loin, dans la plaine d'Otompan, une armée mexicaine que des historiens font monter à deux cent mille hommes, chiffre sans doute exagéré, mais elle devait être considérable, car, en voyant cette armée, les Espagnols crurent que leur dernier jour était arrivé. Cortez, ne voulant pas mourir sans vendre chèrement sa vie, encouragea ses compagnons, les assurant qu'ils échapperaient à ce danger, s'ils se conduisaient en braves soldats; il les disposa de son mieux et donna le signal de l'attaque. Après quatre heures de prodiges inouïs de valeur, le général, s'apercevant que ses troupes étaient écrasées par le nombre des Mexicains, prit une résolution extrême dans laquelle il devait trouver la mort ou la victoire.

Cihuacatzin, général de cette armée, richement vêtu, ayant sur la tête un beau panache de plumes fines, au bras un bouclier d'or, couché dans une litière, portait pour étendard un filet d'or pendu au bout d'un long bâton; cet étendard était assez élevé pour être vu de toute l'armée; il indiquait probablement que le général et ses principales troupes appartenaient à quelque ville de la lagune. Cortez l'aperçut au centre de l'armée; sachant que les Mexicains se débandaient lorsqu'ils perdaient leur général ou leur étendard, il ordonna de suite aux capitaines Sandoval, Olid et Avila de le suivre, et, se jetant au milieu des Mexicains, fit une trouée dans leurs rangs, se fraya un passage jusqu'auprès de Cihuacatzin et d'un coup de lance le renversa par terre. Juan de Salamanca, soldat rempli de bravoure, qui suivait Cortez, sauta brusquement en bas de son cheval, tua le général mexicain, lui prit son panache et l'offrit à son chef. L'armée mexicaine, voyant son général tué et son étendard enlevé, se dispersa bientôt dans toutes les directions; les Espagnols, encouragés par le glorieux fait d'arme de leur commandant, poursuivirent avec une nouvelle ardeur les Mexicains et couvrirent le champ de bataille de cadavres ennemis.

Cette victoire est, avec raison, une des plus célèbres que

les Espagnols aient remportée dans le nouveau monde; officiers et soldats en attribuèrent tout le mérite à Cortez; jamais ils n'avaient vu porter aussi loin sa bravoure et sa témérité; il reçut à la tête une blessure grave qui mit pendant quelque temps ses jours en danger. Parmi ceux qui se distinguèrent le plus dans cette grande bataille, il est inutile de citer Sandoval, la bravoure incarnée; ce capitaine avait l'habitude dans les combats d'animer ses soldats par la parole autant que son redoutable bras leur prêchait l'exemple. Maria de Estrada, femme d'un soldat espagnol, courait à travers les rangs ennemis et tua, avec une rapidité étrange pour son sexe, un nombre incroyable de Mexicains à coups de lance. Calmecahua, capitaine des troupes de Maxixcatzin, rivalisait d'audace, de force et de courage avec Sandoval même; il fut baptisé plus tard et vécut jusqu'à l'âge de cent trente ans; ses Tlaxcaltèques avaient une revanche à prendre, ils se battaient comme des lions et moururent presque tous en combattant.

Les historiens de la Nouvelle-Espagne portent à vingt mille le nombre des Mexicains tués à la bataille d'Otompan; ce chiffre paraît invraisemblable; l'armée de Cortez étant harassée, décimée, privée d'artillerie, ne pouvait, en quatre ou cinq heures, faire mordre la poussière à vingt mille hommes; mais quand on songe à la position désespérée de cette armée, au sort qui attendait les prisonniers, l'on comprend que chaque homme, avant de tomber, voulut frapper d'estoc et de taille jusqu'à l'épuisement complet de ses forces. La perte des Espagnols dans cette bataille n'est pas connue; on sait seulement que tous furent blessés et que plusieurs moururent à Tlaxcala des suites de leurs blessures.

Fatigués, ne pouvant plus tenir leurs armes, les vainqueurs cessèrent de poursuivre les Mexicains et passèrent la nuit dans la plaine d'Otompan; malgré la gravité de ses blessures, Cortez fit personnellement la garde de son camp pour plus de sécurité. Le lendemain, 8 juillet, les Espagnols entrèrent à Hueyotlipan sur le territoire de Tlaxcala; ils